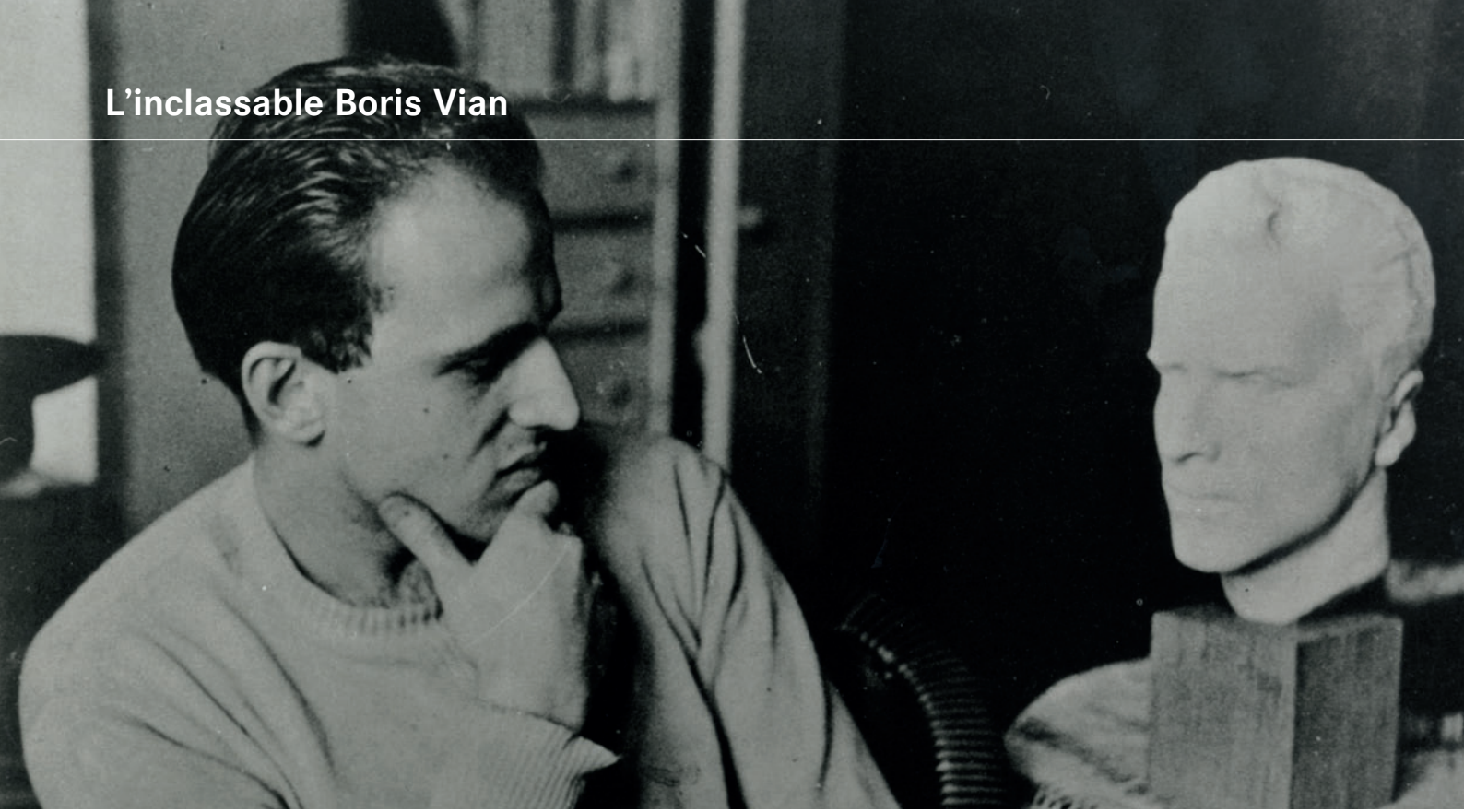


L'inclassable Boris Vian



Ayant traversé le milieu du xx^e siècle à l'instar d'un fulgurant météore, selon l'expression de Gilbert Pestureau, Boris Vian demeure un écrivain inclassable tant son œuvre protéiforme semble inépuisable. Dès son entrée en littérature, à l'âge de 23 ans, sa veine créatrice s'exerce dans tous les domaines, avec une intensité et une inventivité hors du commun. En moins de vingt ans, il a écrit des dizaines de romans, pièces de théâtres, nouvelles, recueils de poésies, livrets d'opéra, scénarios de films, articles pour une cinquantaine de revues, près de cinq cents chansons, sans compter la traduction de dizaines de romans, nouvelles, pièces de théâtre et essais... Un inventaire impressionnant que les éditeurs n'en finissent pas de redécouvrir mais qui fut éclipsé du vivant de son auteur par son auteur lui-même... Personnage public et paradoxal, traînant bien malgré lui à la fois une réputation de potache et de pornographe, Boris Vian souffrit toute sa vie de ne pas être reconnu pour son œuvre littéraire. Est-ce le fait de sa « mauvaise réputation » façon Brassens ? ou d'un avant-gardisme déroutant pour le public de l'après-guerre ? ou encore de la production tourbillonnante et de l'éclectisme qui le caractérisent et le rendent insaisissable ? Impossible en effet de mettre Boris Vian dans une case : si son œuvre est d'une remarquable diversité, l'artiste, quant à lui, est un homme de paradoxes, « la tête dans les nuages mais les pieds dans les sciences », comme l'a dit François Roulmann, à la fois ingénieur, poète, écrivain, trompettiste, chanteur, journaliste, traducteur et pataphysicien, tout à tour anticonformiste et velléitaire, professionnel et excentrique, grave et drôle, blanc et noir... Pressé par le temps, la hantise de la mort, et la nécessité absolue à la fois de tout connaître et de tout dire, Boris Vian, alias « Docteur Gédéon Molle » ou « Bison ravi », tour à tour « prince de St Germain des prés », « trompinettiste », Pic de la Mirandole moderne, ou encore « satrape », n'en finit pas de nous étonner.

DR
Archives Cohérie Boris Vian,
Paris, 2011

Rédaction :
Cécile Cayol

*L'histoire est entièrement vraie,
puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre.*
Préface de l'Écume des jours

L'éternelle jeunesse

La formation intellectuelle

L'enfance et l'adolescence de Boris Vian sont placées sous le signe de l'insouciance et de l'oisiveté, au sein d'un cocon familial où les jeux et l'apprentissage se conjuguent en une éducation idéale. La formation intellectuelle du jeune homme, libérée des contraintes et préservée du monde, où l'étude est liée au plaisir, semble particulièrement propice à la créativité. Le père, Paul, est rentier et gère la fortune familiale (s'il doit trouver un emploi après la crise de 1929, il n'en reste pas moins très disponible); la mère, Yvonne, aime la musique, d'où le choix du prénom de Boris en hommage à l'opéra de Moussorgski, *Boris Godounov*. Dans la maison cossue de Ville-d'Avray, les loisirs sont consacrés entre autres à la musique et aux divertissements littéraires – « bouts-rimés », charades, exercices poétiques, cadavres exquis –, autant de jeux de langage dont le futur écrivain fera sa spécialité. Les lectures sont éclectiques, mais les auteurs anglo-saxons y tiennent une large place. Dans cet univers un peu clos, on ne vit guère au rythme du monde; ni politique ni religion n'y ont droit de cité et en cette période troublée de l'entre-deux-guerres, on y cultive même un certain antimilitarisme. Boris Vian déplorera plus tard, dans ses notes, d'avoir été retransché de la réalité et de n'avoir pas pris conscience alors de la gravité de la guerre.

La réinvention du monde

Cette enfance idyllique détermine à jamais l'écrivain et semble être un moteur permanent de créativité. Il aura beau faire, tenter à travers ses romans, notamment *L'Herbe rouge* et *L'Arrache-cœur*, d'exorciser l'emprise de « la mère Pouche » – surnom donné à Yvonne Vian par ses enfants –, critiquer la cage dorée de son enfance, s'user, s'épuiser, s'époumoner et vouloir qu'on le prenne au sérieux, Boris Vian gardera toujours l'image d'un éternel adolescent, par la jeunesse de ses inventions sans cesse renouvelées. Alors même que l'idée de la mort le hante et agit sur lui comme un catalyseur, l'incitant à courir après le temps, ce temps qui lui « cavale au cul comme une charge de uhlands », son œuvre sonne comme un hymne à la vie et à la jeunesse.

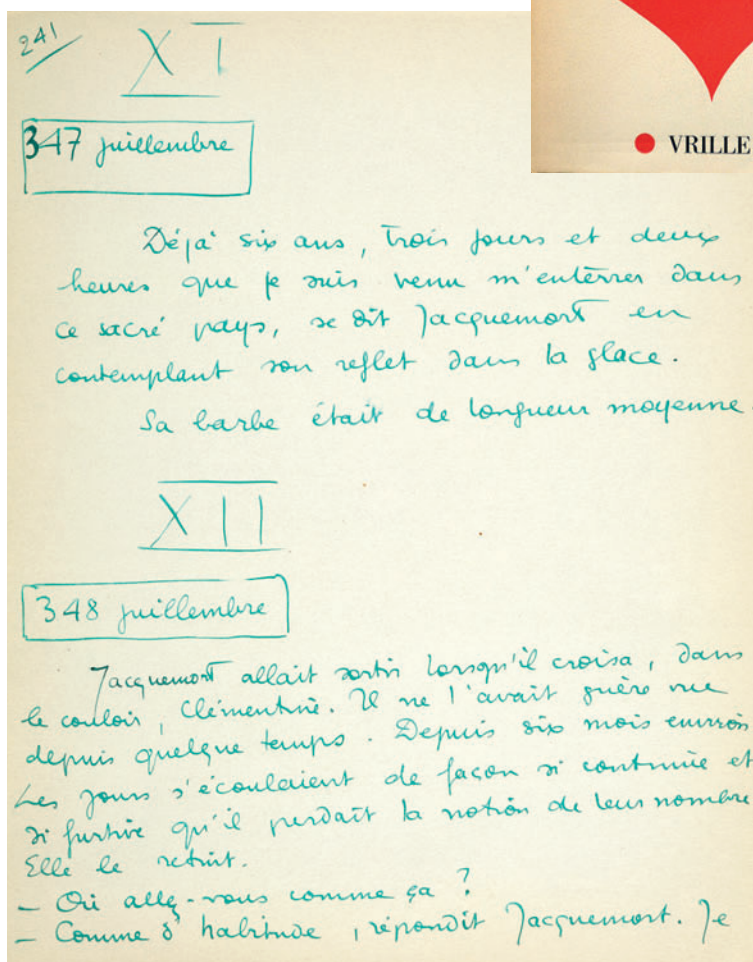
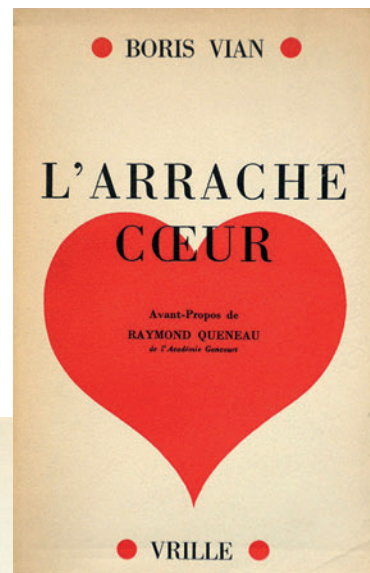
Dans tous les domaines où il exerce ses talents, il semble en effet à chaque fois réinventer le monde, le verbe, le langage, la musique, avec toujours autant de fraîcheur, comme si la maturité n'avait pas eu raison de son inspiration. En décalage avec la réalité, il prend au sérieux, comme les enfants, des choses qui semblent ne pas l'être et, à l'inverse, ne s'implique pas dans un monde matériel qu'il métamorphose au gré de sa fantaisie. Demeure alors chez lui l'impression d'être un incompris: « C'est drôle, quand j'écris des blagues, ça a l'air sincère et quand j'écris pour de vrai, on croit que je blague », écrit-il à sa femme Ursula en 1951.

Si son corps et son cœur ne sortent pas indemnes de ce labeur excessif qui contribuera à sa mort prématurée, son œuvre protéiforme renvoie l'image d'une éternelle jeunesse. Des générations d'adolescents ne s'y sont pas trompés, brandissant *L'Écume des jours* comme un manifeste de modernité.

Il me vient à l'idée que c'est terrible mais je ne sais absolument pas comment je serai ce que je serai après. Un vieux de quelle sorte. Et qu'au fond ça serait maintenant le moment merveilleux pour mourir si je croyais à la littérature. Alors qu'est-ce que je fais je meurs ou non ?

Journal à rebrousse-poil, 10 février 1953

Boris Vian, *L'Arrache-Cœur*,
avant-propos de Raymond
Queneau del'Académie Goncourt.
Éditions Vrillette
Cliché Patrick Léger / Gallimard
Archives Cohérie Boris Vian,
Paris, 2011



Boris Vian, manuscrit de *L'Arrache-Cœur*
© Société Nouvelle des Éditions Pauvert 1962
© Librairie Arthème Fayard, 2000
pour l'édition en œuvres complètes
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011

Dès ses premières œuvres, le langage chez Boris Vian est un puissant moteur d'invention ; c'est qu'il a été formé à bonne école ! Chez les Vian, on est en effet de grands adeptes des jeux de mots... Le langage prend donc très vite une place essentielle, jusqu'à devenir un monde à lui tout seul, un « langage-univers » selon l'expression de Jacques Bens. Tour à tour récupérateur, rénovateur, « transformateur » ou inventeur, Boris Vian s'attaque en effet à toutes les facettes du langage, le décuplant et le réinventant tout à la fois, pour lui redonner sa force originelle. S'il pratique avec bonheur les néologismes, il réhabilite aussi les mots désuets ou qui ont perdu leur sens. On pourrait dire qu'il se bat contre l'usure des usuels, contre l'« à-peu-près » qui nuit à la justesse de l'expression et creuse un grand écart entre le signifié et le signifiant. C'est justement au cœur du signifiant que l'écrivain veut parvenir, tout en redonnant une seconde vie à des mots vieillissants, des expressions figées qui ne veulent plus rien dire. Avant de les utiliser, il cherche à comprendre le mot dans sa réalité, quitte à prendre au pied de la lettre certaines expressions, comme « le soleil tapait dur sur les dalles du port qui s'enfonçait peu à peu » ; dans l'une de ses nouvelles intitulée « L'écrevisse », il va jusqu'à construire son intrigue à partir de l'une d'elles : un musicien sommé d'interrompre la musique pour ennui de santé (comme l'auteur...) se voit obligé de vendre sa sueur à un boulanger ! On pense bien sûr à la locution verbale : « gagner son pain à la sueur de son front »...

Les pouvoirs du langage

Quant aux mots, entre ceux qu'il invente, ceux qu'il transforme, contracte ou étire (mots-valises), ceux qu'il tire de jargons techniques, obsolètes, argotiques ou encore rabelaisiens, ils demeurent difficiles à identifier, si ce n'est qu'ils sont entrés dans l'univers « vianesque », un monde où officient des « agents d'armes », des « pompeurs » ou des « antiquitaires », où l'on peut être « sarcastifleur » ou « prétentiard », où l'on paie son « pianocktail » en « doublezons », où l'on se parfume avec de « l'essence d'orchidée bidistillée », où l'on danse le « biglemoi », où les baisers sont « sanguuels » et où l'on meurt de « l'échancelle » ou d'un « nénuphar » au poumon... Chez Boris Vian, la transformation du langage est une des clés de la création romanesque ; véritable alchimiste du verbe, il s'approprie le langage, le fait sien, et les mots détournés, enrichis, déconstruits, reconstruits, sont autant d'outils et de pierres angulaires pour bâtir son univers parallèle. Investis d'un pouvoir nouveau, les mots ont la faculté de diriger les sentiments et le comportement des personnages, et d'opérer des croisements entre les règnes humain, végétal ou minéral ; le langage devient alors acteur, matière vivante et par là même mouvante, qui possède le pouvoir d'animer tout autant le décor, les choses et les personnages. Dans ce monde où le réalisme côtoie le merveilleux, les chaises Louis XV deviennent Louis XVI en vieillissant, les carreaux prennent vie en repoussant comme des végétaux et une machine à écrire « frissonne au contact de l'air »...

J'ai essayé de raconter aux gens des histoires qu'ils n'avaient jamais lues. Connerie pure, double connerie : ils n'aiment que ce qu'ils connaissent déjà ; mais moi j'y prends pas plaisir, à ce que je connais, en littérature. Au fond, je me les racontais les histoires. J'aurais aimé les lire dans les livres d'autres.

Journal à rebrousse-poil

Le monde selon Vian, mélange de fantaisie et de science-fiction, d'humour noir et de poésie, de mélancolie et d'absurde, ne ressemble à rien de connu. L'auteur crée un univers qui suggère et raconte autant que l'histoire elle-même, un univers parallèle qui ressemble étrangement au nôtre mais qui est régi selon des codes et des usages différents ; un univers où le langage et la musique ont le pouvoir de modifier les choses, où les animaux parlent et où les objets deviennent des matières vivantes... Autant qu'un créateur d'histoires, Boris Vian est bien un « créateur d'univers » – titre éponyme d'un roman d'un auteur américain de science-fiction, Van Vogt, dont il a traduit *Le Monde des A* – mais dont les univers sont eux-mêmes partie prenante de l'histoire. Dans ces univers parallèles, où l'horrible côtoie le merveilleux, les personnages ont toujours du mal à trouver leur place, l'espace où ils évoluent devenant inadapté, trop petit ou trop grand : la chambre où se meurt peu à peu Chloé rétrécit à mesure que grandit dans son poumon le nénuphar qui la tue (*L'Écume des jours*) ; la maison où grandissent les « trumeaux » de *L'Arrache-cœur* semble toujours trop grande à leur mère qui finira par les enfermer dans une cage. Dans *Les Bâtisseurs d'empire*, pièce écrite en 1957, une famille se trouve réduite à occuper des logements de plus en plus petits, chassée par un bruit terrifiant. Réminiscence de la perte progressive des repères familiaux, définitivement anéantis par la mort du père ? Le thème de la réduction de l'espace, voire de sa « néantisation » (Marc Lapprand), fait écho à l'étirement du temps, qui se rallonge ou s'accélère en fonction des événements ; dans *L'Écume des jours*, Nicolas, le cuisinier, vieillit à mesure que Chloé devient malade, de sept ans en huit jours, exactement... À la fin du roman, un travailleur de vingt-neuf ans, usé à produire des canons avec la chaleur de son corps, a pris en deux ans l'apparence d'un vieillard... Dans les histoires de Boris Vian, tout est mouvant et se modifie selon les émotions et les événements, les repères spatio-temporels autant que les êtres vivants, qui changent de genre et d'espèce en fonction du rôle qui leur est assigné ; sans crier gare, on voit ainsi apparaître des monstres (*L'Écume des jours* et *L'Arrache-cœur*), entre robot et mutant, sans qu'on puisse s'en étonner. Les univers de Boris Vian, aussi inattendus qu'inédits, ne s'émancipent cependant jamais vraiment de la réalité ; au contraire, par l'étrange familiarité qui s'en dégage, ils apparaissent à la fois tragiques et inquiétants.



« Les morts ont tous la même peau »
Collage de Boris Vian
Archives Cohéris Boris Vian, Paris, 2011

Boris et ses doubles

Le plus clair de mon temps, je le passe à l'obscurcir.

Colin dans *L'Écume des jours*

Vian versus Sullivan

Dès sa naissance, les questions suscitées par son prénom font planer autour des origines de Boris Vian un mystère, dont il fera même une chanson: « L'air slave, j'ai l'air slave, je suis né à Ville-d'Avray, mes parents étaient bien français. Ma mère s'appelait Jeanne et mon père Victor mais je m'appelle Igor [...] ». En créant le personnage de Vernon Sullivan, écrivain métis américain qu'il aurait découvert et traduit, et qui est le prête-nom derrière lequel il se cache pour écrire *J'irai cracher sur vos tombes*, Boris Vian joue la carte de l'ambiguïté. Ce double, né d'un canular destiné à faire grimper les ventes du roman, va poursuivre Boris Vian toute sa vie. Cette supercherie est tout d'abord un jeu – le pari fou d'écrire en quinze jours un pastiche de roman noir américain sous un pseudonyme, en y mettant tous les ingrédients qui font le succès de la « série noire » américaine – violence, sexe, racisme. Le pastiche est si bien réussi que le livre bat des records de vente – ce qui permet enfin à Boris de vivre de sa plume – mais surtout, il fait scandale et, à l'instar des romans d'Henry Miller, il est poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs! Vernon Sullivan devient alors un double bien encombrant, d'autant plus qu'on devine que l'auteur et le traducteur ne font qu'un, ce que ne tarde pas à confirmer Boris; désormais, la

réputation sulfureuse de l'un entache à jamais la carrière de l'autre: Gallimard refusera systématiquement tous les romans qui vont suivre, qu'ils soient signés Boris Vian ou Vernon Sullivan.

Mais alors que la supercherie est découverte, Boris persiste et signe encore trois romans de Vernon Sullivan; est-ce parce qu'il espère retrouver le succès du premier? Ou parce que Vernon Sullivan a encore des choses à dire?

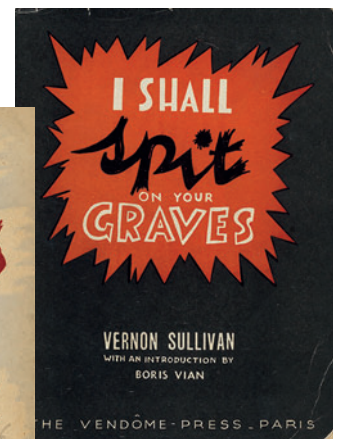
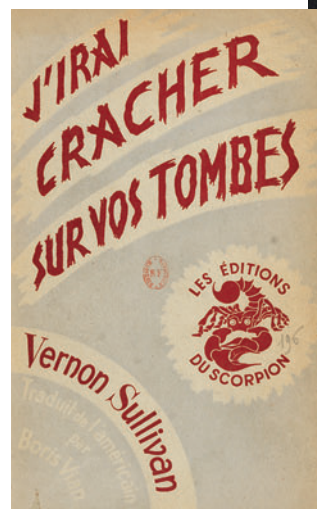
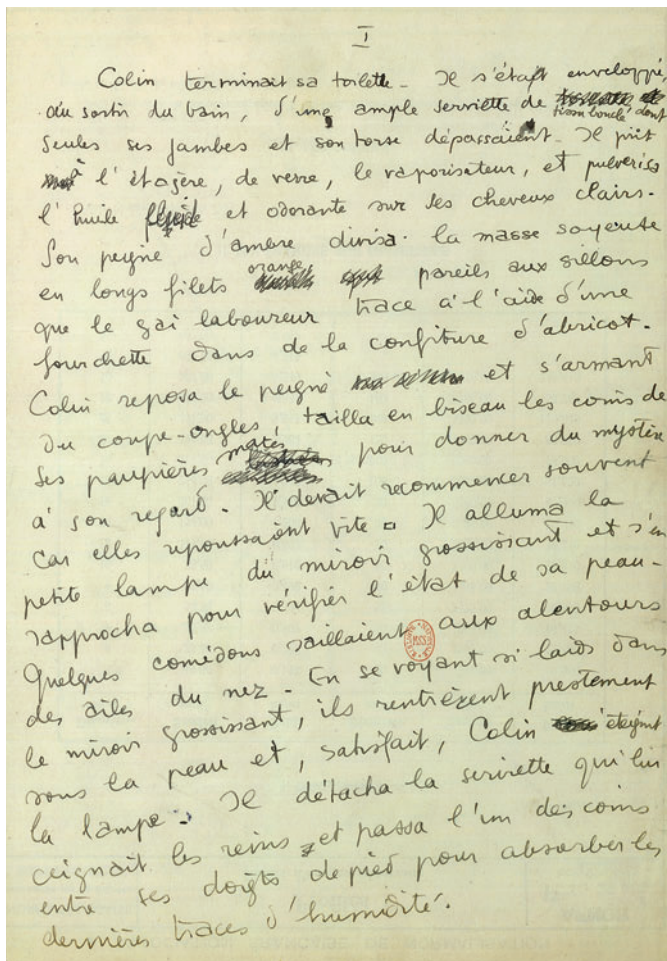
La thématique du double

Les romans sont publiés en alternance, un Vian pour un Sullivan; à mesure que les romans de Vian s'obscurcissent, ceux de Sullivan gagnent en légèreté; le dernier, *Elles se rendent pas compte*, adopte un ton loufoque qui n'a plus rien à voir avec la série noire, alors que *L'Arrache-cœur* est plus sombre et plus violent que les précédents. On peut remarquer que les romans de Sullivan sont tous écrits à la première personne alors que ceux signés Vian le sont à la troisième personne. Et pourtant c'est à travers ces derniers qu'il se dévoile le plus, notamment par l'entremise de Wolf, le héros de *L'Herbe rouge*, qui, grâce à l'invention d'une machine à « avaler » les souvenirs, lui permet une sorte d'auto-psychanalyse; dans ce registre, le personnage de Clémentine (*L'Arrache-cœur*), mère aimante mais abusive qui finira par mettre en cage ses « trumeaux »

(ce sont des triplés dans le langage vianesque) de crainte qu'ils ne se blessent ou ne s'échappent, évoque la figure de la mère Pouche, jugée *a posteriori* trop possessive par son fils. Angel, le mari dépassé qui abandonne femme et enfants faute de trouver sa place, pourrait lui aussi être un autre de ses doubles, comme Colin (*L'Écume des jours*) qui aime tant l'amour, les filles et le jazz, et comme d'ailleurs beaucoup des personnages qu'il a créés.

Cette thématique du double n'est pas anodine; avec Sullivan, elle permet à Boris d'exercer sa plume à d'autres styles et de mettre en scène un certain nombre de thèmes qui lui sont chers, comme la fascination pour les États-Unis ou la question raciale; peut-être cela lui permet-il aussi d'exorciser par l'écriture quelques vieux démons – notamment à travers les scènes de violence et de sexe.

Le thème du double fait également écho à la personnalité paradoxale de Boris Vian, dont l'œuvre semble toujours osciller entre les extrêmes: blanc / noir, douceur / violence, légèreté / gravité, mort / vie... À ces paradoxes répondent la profusion de pseudonymes et de surnoms – Nicole Bertolt en a dénombré pas moins de 61! – avec lesquels Boris Vian, alias Bison Ravi, Baron Visi, Lydio Syncrazi, Odile Legrillon, Baurice Giono, Docteur Gédéon Molle ou encore Zéphyrin Hanvelo, joue à cache-cache avec ses lecteurs...



J'irai cracher sur vos tombes, Vernon Sullivan, Couverture de l'édition originale, Les Éditions du Scorpion, 1947 BnF, Réserve des Livres rares

I shall spit on your graves, Vernon Sullivan, with an introduction by Boris Vian Éditions The Vendôme-Press, Paris Couverture, édition en anglais BnF, Réserve des Livres rares

Boris Vian, manuscrit de *L'Écume des jours*.
© Société Nouvelle des Editions Pauvert 1979, 1996 et 1998
© Librairie Arthème Fayard, 1999 pour l'édition en œuvres complètes
BnF, département des Manuscrits
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011

Il y a seulement deux choses : c'est l'amour, de toutes les façons, avec des jolies filles, et la musique de la Nouvelle-Orléans et de Duke Ellington.

Préface de *L'Écume des jours*

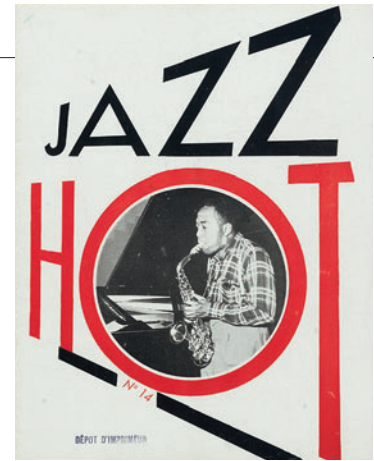
La formation musicale

Le jazz est une composante essentielle de la vie de Boris Vian ; au même titre que l'écriture, la musique stimule son esprit créatif et le jazz, particulièrement, représente pour lui, selon l'expression de Claire Julliard, une « libération artistique ».

Durant toute son enfance, Boris Vian a baigné dans une atmosphère musicale (sa mère Yvonne joue de la harpe et du piano). Comme pour la littérature, c'est donc en famille qu'il fait ses premières armes ; à l'adolescence, il découvre le jazz et la trompette et monte de petites formations avec ses amis et ses frères – Léo à la guitare, Alain à la batterie. Ces orchestres amateurs, notamment celui dirigé par son ami Claude Abadie, acquièrent vite une certaine notoriété et animeront, après la guerre, les soirées dans les caves, avec Boris dans le rôle d'organisateur de soirées – il sera même surnommé le « prince de Saint-Germain-des-Prés » ! En 1951, ses problèmes cardiaques l'obligent à renoncer à la trompette, mais il n'en continue pas moins à se passionner pour le jazz, en tant que chroniqueur de talent ; adhérent depuis l'âge de dix-sept ans du Hot Club de France, « l'association des amateurs de jazz authentique », il écrit toute sa vie pour différentes revues des centaines d'articles qui, contrairement à son œuvre littéraire, feront toujours autorité. En 1955, il est engagé par Philips pour créer la collection « Jazz pour tous », façon pour lui de transmettre sa passion au plus grand nombre.

Jazz et littérature

L'œuvre littéraire est elle-même imprégnée de jazz ; les romans semblent souvent construits comme des compositions jazzistiques, avec un thème central autour duquel évoluent plusieurs arborescences qui se font écho. Les références au jazz sont multiples, notamment à travers les goûts, les conversations et le quotidien des personnages. Dans *L'Écume des jours*, Colin et Chloé s'aiment d'un amour tendre bercé au son des volutes bleutées de jazz ; leur engagement, après des thèmes classiques de blues, se fait sur l'air de *Chloé* de Duke Ellington. La musique, comme les mots, a le pouvoir de modifier l'espace ; sous l'effet d'un morceau de Johnny Hodges, que Colin fait écouter à Chloé et qui dégage « quelque chose d'inexplicable et de parfaitement sensuel », les coins de la chambre se modifient et s'arrondissent jusqu'à prendre l'aspect d'une sphère. Trouvant « déprimante », cette nouvelle « pièce sphérique », le docteur propose de passer un autre morceau de jazz, *Slap Happy*, pour lui rendre un aspect normal. Le jazz est aussi présent à travers les noms des personnages (Chloé et Clémentine), des noms de rues ou d'entreprises (la « maison Gershwin »). Mais, à mesure qu'évolue la maladie de Chloé et que le malheur semble s'abattre sur tous les personnages, le jazz disparaît de leur univers ; au splendide orchestre de jazz du mariage s'oppose la comptine au titre évocateur, *À la salade*, chantée par les porteurs au triste enterrement de Chloé.



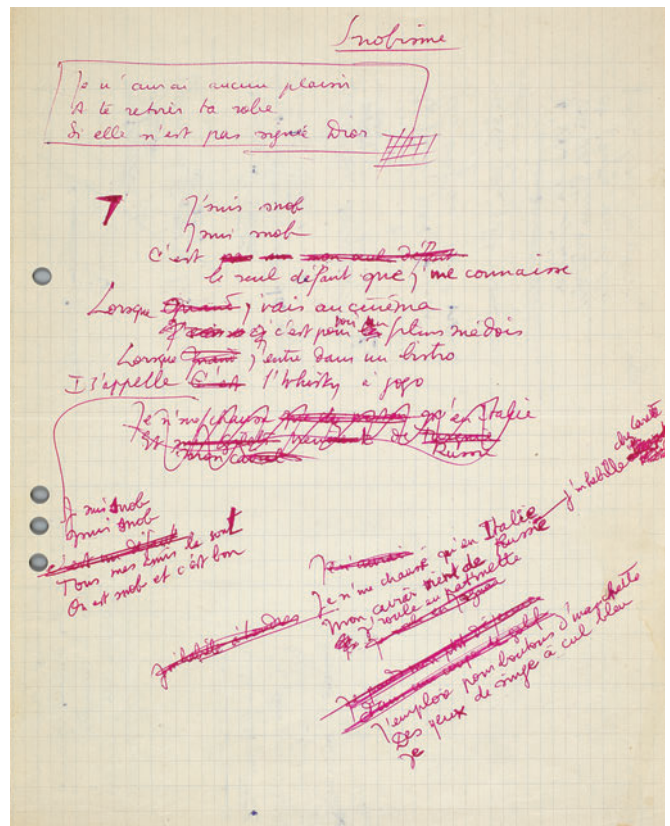
Jazz Hot, N° 14
By courtesy of JAZZ HOT Publications,
in Jazz Hot N° 14/1947
BnF, département Droit, économie, politique

La chanson

Le jazz et la musique font partie des aspects lumineux de la vie de Boris Vian ; parmi les « plus grands moments de son existence », il classe même en tête les concerts de ses idoles – Duke Ellington ou Dizzie Gillespie – auxquels il a pu assister. Même s'il ne joue plus de trompette, il retrouve la musique et l'émotion de la scène grâce à la chanson qui lui permet de combiner à la fois écriture, composition et prestation scénique : il se produit aux Trois Baudets et à la Fontaine des Quatre Saisons, et effectue une tournée à travers la France. La chanson est un format court qui lui convient, à travers lequel il peut donner libre cours à sa fantaisie et à sa créativité. Il écrira près de 500 chansons dont une bonne dizaine sont devenues des « tubes » – le mot est de lui – encore très célèbres aujourd'hui.



DR
Cliché Patrick Léger / Gallimard
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011



J'ai su snob. Paroles de Boris Vian
Musique de Jimmy Walter
© 1955 by les Nouvelles éditions Meridian
Publié avec l'autorisation des Nouvelles
éditions Meridian – Paris – France
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011

De Jarry à Queneau, la famille « pataphysique »

Un des principes fondamentaux de la pataphysique est celui de l'équivalence.

C'est peut-être ce qui explique ce refus que nous manifestons de ce qui est sérieux et de ce qui ne l'est pas puisque pour nous, c'est exactement la même chose, c'est pataphysique.

Boris Vian au micro pour la RTF, mai 1959

Queneau, le parrain

Il faut croire que Boris Vian était prédestiné à la 'pataphysique, cette science loufoque initiée à la fin du XIX^e siècle par Alfred Jarry, où la fantaisie et l'imagination le disputent au sérieux des sciences « exactes ». N'avait-il pas déjà choisi comme devise une réplique d'une pièce de Flers et Cavaillet*, qu'il avait entendue enfant : « Je m'applique volontiers à penser aux choses auxquelles je pense que les autres ne penseront pas » ? Phrase pataphysicienne s'il en fut...

S'étant – difficilement – émancipé de sa famille, Boris Vian va trouver en effet avec le Collège de 'Pataphysique une deuxième famille, à la fois spirituelle, artistique et amicale.

Si les points de rencontre avec Alfred Jarry abondent – même humour ravageur, même audace et sens de la provocation, même intérêt pour le progrès – c'est en Queneau, de dix-sept ans son aîné, qu'il trouve son père d'élection ; Queneau qui, le premier, lui fait confiance et avec lequel il partage non seulement l'héritage de Jarry et l'esprit pataphysique, mais aussi la passion pour le langage et le jazz, la fantaisie

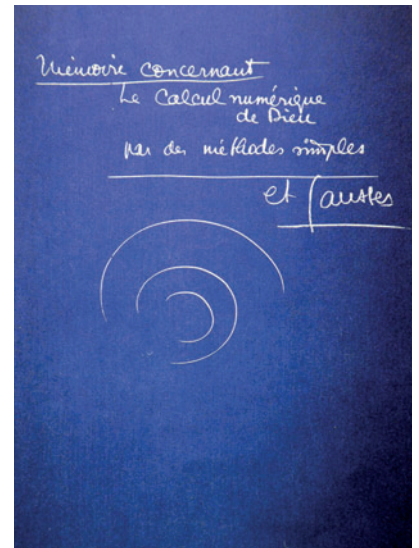
caustique et les goûts artistiques ; Queneau, qui fait partie du cénacle Gallimard et à qui Boris doit d'être édité dans cette illustre maison avant d'en être définitivement exclu, après le scandale de *J'irai cracher sur vos tombes*... Queneau, enfin, qui croit dur comme fer en l'écrivain Boris Vian, comme il l'affirme dans la préface de *L'Arrache-cœur* : « Boris Vian va devenir Boris Vian ».

La famille pataphysique

L'amitié entre les deux hommes se trouve définitivement scellée avec l'intronisation de Boris au Collège de 'pataphysique en 1952, en tant qu'« équarrisseur de première classe » en référence à sa pièce écrite en 1948, *L'Équarrissage pour tous*.

Au Collège de 'Pataphysique, outre Queneau, Boris rejoint des artistes aussi éminents que Jacques Prévert – qui deviendra son ami et voisin de palier –, Max Ernst ou Eugène Ionesco. Tous ont adopté cette science qui consiste en « la connaissance et l'application des solutions imaginaires », en mettant sur le même plan le réel et l'imaginaire.

Reconnu par ses pairs, Boris Vian va se lancer à cœur joie dans quelques raisonnements pataphysiques mémorables, où les démonstrations mathématiques se mêlent à l'absurde (ainsi son « Mémoire concernant le calcul numérique de Dieu par des méthodes simples et fausses »), qui lui valent d'obtenir le grade de « Satrape » et de « Promoteur Insigne de l'Ordre de la Grande Gidouille » en 1953.



Le Calcul numérique de Dieu
Cliché Patrick Léger / Gallimard
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011



Jacques Prévert, *La pluie et le beau temps*,
Ed. Gallimard, 1955, dédicacé par Prévert à Boris Vian
Archives Cohérie Boris Vian, Paris, 2011
© Fatras / Succession Jacques Prévert, tous droits réservés

Retirez le Q de la coquille : vous avez la couille et ceci constitue précisément une coquille.

Lettre au provéditeur-éditeur sur un problème Quapital
et quelques autres, 1955

En 1960, dans la même lignée, Queneau crée avec François Le Lionnais l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), qui s'applique plus spécifiquement à la littérature ; on peut imaginer quelle contribution fructueuse y aurait apporté Boris Vian s'il avait vécu jusque-là.

* Auteurs de comédies à succès du tout début du XX^e siècle.

Exposition

Du 18 octobre 2009 au 15 janvier 2012,
Bibliothèque nationale de France,
site François-Mitterrand – Galerie François I^{er}

Commissaire : Anne Mary, conservateur
au département des Manuscrits, BnF.
Conseiller scientifique : Nicole Bertolt, représentant
de la Cohérie Boris Vian.
Coordination : Anne Mounouvrier.
Scénographie : Juliette Dupuy et Estelle Maugras,
Je formule.

Du mardi au samedi de 10 h à 19 h.
Dimanche de 13 h à 19 h.
Fermé lundi et jours fériés.

Publication

Boris Vian, sous la direction d'Anne Mary
Coédition BnF / Gallimard
Prix : 39 €

Activités pédagogiques

(hors vacances scolaires)
Visites guidées : mardi et vendredi à 10 h et 11 h 30
70 € par classe, 45 € moins de 20 élèves
Visites libres gratuites
Parcours découverte téléchargeable sur le site
www.bnf.fr (expositions virtuelles / activités
pédagogiques)
Visites enseignants sur réservation le mercredi à 14 h 30
Réservation obligatoire : 01 53 79 49 49
Renseignements : 01 53 79 89 66

Fiche pédagogique

Réalisation : Cécile Cayol, sous la direction d'Anne Zali
Conception graphique : Ursula Held
Impression : Imprimerie de la Centrale, Lens
Suivi éditorial : Lucie Martinet
Sauf mentions contraires, les documents présentés
dans cette fiche proviennent des collections de
la BnF et ont été photographiés par le service
de reproduction
Document disponible à l'espace pédagogique
ou sur demande au 01 53 79 82 10
© Bibliothèque nationale de France, 2011

Bibliographie indicative

- ARNAUD (Noël), *Les Vies parallèles de Boris Vian*,
Paris, Union générale d'éditions, 1970
- ARNAUD (Noël), *Le Dossier de l'affaire « J'irai cracher
sur vos tombes »*, Paris, Christian Bourgois, 1974
- BENS (Jacques), *Boris Vian*, Paris, Bordas, 1976
- BERTOLT (Nicole) et ROULMANN (François), *Boris
Vian : le swing et le verbe*, Paris, Textuel, 2008
- CLOUZET (Jean), *Boris Vian : étude, choix de textes
et bibliographie*, Paris, Seghers, 1966
- JULLIARD (Claire), *Boris Vian*, Paris, Gallimard, 2007
- LAPPRAND (Marc) et ROULMANN (François), *Si j'étais
pohéteu*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 2009
- PESTUREAU (Gilbert), *Dictionnaire des personnages
de Vian*, Paris, Christian Bourgois, 1985